

Auteur : SPIDER\_MURPHY

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

CREMATORIUM

Les morts ne sont que des vivants grattant le terreau de nos songes. La phrase s'est imprimée en lettres noires dans mon esprit alors que O, Caron et moi courions à perdre haleine à travers la campagne. Dieu sait ce qui nous fit trembler de la sorte, et me fait trembler encore lorsque les lampadaires commencent à cligner de l'œil dans le crépuscule, lorsque des ombres démentes raclent la surface des rues. Dieu sait les nuits silencieuses que j'ai passé dans les formes faites ténèbres de ma chambre, à attendre qu'ils (EUX) ne reviennent me tirer du lit par la manche et me mener vers le crématorium. J'attends, j'attends, et parfois, dans le lointain, j'entends le cliquetis du chariot que conduit un cheval d'os et de pierre. Ils finiront bien par m'avoir puisqu'ils ont eu O et Caron. J'attends.

Je ne sais pas si c'était un rêve ou si tout était vrai. Il y a peu, je passais la plupart de mes soirées à traîner avec O et Caron, deux amis d'enfance. Nous nous droguions et errions, guitares en main, à travers les villes et la campagne de la région. Nous recherchions les endroits insolites, le faite de certaines collines noires, les sous-sols herbeux aux parois rouillées de certaines usines. Le critère du pittoresque n'est pas seulement subjectif, j'en suis certain, il participe aussi de lignes de force méconnues et non tactiles qui courent dans le grouillement de la terre. Il s'agissait pour nous de déceler derrière chaque nouveau lieu de rencontre une porte pour le paradis ou l'enfer.

Nos sens devaient être engloutis et notre pensée diluée. Si le site frappait notre imagination amplifiée par les substances hallucinogènes, nous nous couchions à même le sol et attendions que montent du sol des pulsations primitives que seuls les fous comprennent. Nous attendions jusqu'à l'aube.

Caron était arrivé un soir dans un état de grande excitation. C'était l'avant-dernier samedi d'octobre et nous étions assis sur les tombes de la chapelle qui surplombe notre village, O et moi. O lançait des accords obscurs sur sa guitare sèche, des accords qui montaient vers la lune bleue et enlevaient la peau, des accords qui asséchaient le torrent des étoiles. Pour ma part, je roulais un joint de cette excellente came colombienne que m'avait fournie Mano. Deux faisceaux de lumière crue vinrent secouer les ifs, près de la murette grise du cimetière. Ronron d'un moteur au pas, portière ouverte puis fermée: Caron était là. Il s'avança vers nous d'un pas plus vif que d'ordinaire, ses mains longues et sèches cachées derrière son dos. Lui et O étaient diamétralement opposés. Caron était un garçon sombre et mélancolique, toujours de noir vêtu, et parlant peu. Il étudiait la biologie, et s'était spécialisé dans tout ce qui touchait de près ou de loin aux états d'inconscience ou de mort clinique. Il espérait découvrir un jour le processus chimique correspondant à la disparition de l'âme, se basant sur le postulat selon lequel l'âme elle-même n'avait rien de spirituel mais demeurait une condition matérielle de la vie. Un jour, il était venu dîner à la maison. Devant les pommes frites, il avait demandé à ma mère si l'âme était du feu ou de l'air, puis s'était mis à tordre sa serviette et à fixer son assiette en répétant que les anciens avaient raison. Par suite, ma mère m'avait demandé de changer de fréquentations. O n'étudiait rien. Il pensait s'en tirer avec sa belle gueule et sa guitare, et changeait de petite amie au gré de sa fantaisie. Il vivait pour l'amour mais était en proie à des obsessions étranges. Il était fasciné par ce qu'il y avait de mortel dans la chair, tout comme Caron était fasciné par ce qu'il y avait de charnel dans la mort. Je crois qu'en un sens ma mère avait raison. Dans la mesure où il était possible de ramener ma vie sociale à cette dialectique vicieuse et morbide, elle avait raison.

Caron s'était assis à côté d'O. Il roulait des yeux et m'arracha le joint des mains.

- Ce soir, c'est grand soir, jeunes gens, dit-il. Il nous faut du nouveau, de l'inédit, du sensible, du sensationnel au sens strict.

O ne changea pas de rythme sur la guitare et ne tourna même pas son regard vers Caron. Il était absorbé par une mélodie sépulcrale. J'interrogeai Caron.

- Tu proposes quoi ?

- Un site. Difficilement accessible. Tu montes à flanc de colline. Il faudra laisser la caisse en bas. Mais, bon sang, ça déménage. Il vous faut voir ça. C'est un ancien crématorium. Cette énergie, bon sang, cette énergie. Tu n'as pas besoin de piqûre, vieux, tu t'allonges et tu attends.

- T'as trouvé ça comment ? demanda O, dubitatif.

- L'autre soir, j'ai suivi Mano et Raf en virée. Mais ils ne comprennent rien. Ils cherchaient juste un endroit pour se shooter peinars. Faut qu'on y aille. De suite.

- Impossible, répondis-je. J'ai mon examen de maths demain. Je vais devoir rentrer.

- Viens au moins pour le voir, proposa Caron. Je te dépose chez toi ensuite.

- En tout cas, ça marche pour moi, dit O.

Je cédaï :

- Ok. On y va maintenant alors...

Nous montâmes dans la voiture de Caron. Et puis nous voguâmes sur la nuit noire, au milieu de vagues démentes - les buissons et les arbres tordus par le vent violent qui s'était levé-. Il me semble que nous prîmes la route qui

bifurque à la sortie du village, mais je n'en suis pas certain. Car par la suite, lorsque j'ai voulu retourner au crématorium pour vérifier que je n'avais pas rêvé (inutile de dire que la peur était alors au moins aussi forte que la curiosité), je n'ai pas retrouvé le chemin. Nous nous engageâmes sur un chemin de terre défoncé. Après une centaine de mètres, Caron coupa le moteur, et la voiture stoppa progressivement dans des ténèbres épaisses, palpables, que la lune perçait à peine. O lui demanda pourquoi il ne gardait pas ses phares allumés, mais Caron se contenta de hocher la tête, et nous montra quelque chose du doigt. Devant nous se dressait une colline. On ne voyait rien à part les ombres formées et déformées d'une végétation ondulante le long de la pente abrupte ; et tout en haut, surnageant dans le fiel, l'encre et le vent, se dressait contre la lune moribonde une cheminée plus noire que la nuit noire, une cheminée qui semblait avoir vomi une obscurité tourbillonnante pendant des siècles, et qui dormait maintenant entre les griffes nues de sapins millénaires. Caron ouvrit la portière et contourna le véhicule pour prendre une lampe-torche dans le coffre. Il l'alluma une ou deux fois, pour en tester l'efficacité, puis braqua le faisceau pour nous faire signe de le suivre. Je ressentis un vague malaise en descendant de la voiture. Il y avait quelque chose de déroutant dans la façon dont l'ensemble du décor semblait ondoyer autour de nous, comme si la colline, les arbres et la lune n'étaient que des surfaces planes sans substance, masquant un vide sidéral qui menaçait de nous aspirer à chaque pas que nous faisions vers le sommet de la colline. Le bois de sapins gémissait dans le vent fourbe, en une gamme étrange. Pleurs, plaintes, murmures vers la tourbe du ciel. Appels, demandes, branches crochues se tendant vers nos mollets. Finalement, nous parvînmes en haut et Caron écarta quelques feuillages bruisant, puis descendit une volée de marches menant à une petite porte de fer.

« Alors, vous venez ? »

Le crématorium était différent de l'idée que je me faisais de ce genre d'endroit. En fait, il ressemblait à un bunker antique qu'un accident géologique aurait à moitié englouti. A part l'immense cheminée, la structure ne s'élevait pas à plus d'un mètre cinquante au-dessus du sol. La majeure partie du bâtiment devait donc se trouver sous terre. Je frémis en songeant à ce qui devait couvrir dans les pièces aveugles et sourdes, aux miasmes et aux moisissures qui engrainaient peut-être dans les coins. Là où nous nous trouvions, au faite de la colline, dans le mince espace entre la lisière du bois et le mur du crématorium, le vent ne passait pas. Ce calme soudain avait quelque chose d'irréel après la semi-tempête que nous venions de traverser. Loin au-dessus de nous, la lune rétrécissait encore et encore, comme prête à tomber dans la bouche infâme du conduit titanesque. O emboîta le pas à Caron, et après un instant d'hésitation je les suivis tous deux jusqu'à la porte de fer. Elle était extrêmement basse, et nous allions devoir nous baisser pour rentrer. Caron tourna la poignée et tira. La porte s'ouvrit dans un hululement sinistre.

« Après toi, me dit O en rallumant son joint. »

Devant ma réticence, Caron entra le premier, non sans avoir allumé la lampe qu'il avait prise dans le coffre de la voiture. Je le suivis et O ferma la marche. Comme je l'avais pensé, une partie du bâtiment était enterrée. Aussi, lorsque nous passâmes la porte, nous nous retrouvâmes sur une plate-forme métallique en surplomb. Un nouvel escalier menait au sol, quelques quatre mètres plus bas. Nous descendîmes à la suite de Caron dans les ténèbres partiellement trouées par le pâle faisceau de la torche. La pièce où nous nous trouvions devait faire six mètres sur six, et était entièrement, étrangement vide, excepté un étrange tapis rouge menant à une bouche pratiquée dans le mur opposé à l'entrée. La bouche était fermée par une plaque de fer. J'en déduisis que c'était le four dans lequel passaient les cercueils pour la crémation, et je fus pris de nausée en pensant à ce que nous étions en train de faire.

« Voilà, dit simplement Caron. Alors ?

- Ton truc, c'est géant. »

O avait l'air excité. Quand Caron braqua la torche sur lui, je vis ses yeux injectés de sang. Il était passablement drogué. Il fouilla les poches de sa veste et finit par en tirer un sachet de plastique contenant trois ou quatre cachets bleus. Ecstasy.

« Distribution. EXECUTION ! » hurla O en chancelant dans la pièce obscure.

Sa voix se répercuta sur les murs vides et revint à nos oreilles comme ces balles de plastique que nous tirions dans les machines à sous du supermarché, quand nous étions enfants. Subitement, je me sentis mal en songeant à ce détail parce qu'il soulignait, dans le noir et les brumes de la marijuana, le vide qui séparait une existence heureuse et perdue de ma vie présente. Peut-être préparais-je un diplôme de mathématiques, et étais-je aux yeux des miens un jeune homme doué et intelligent. Peut-être pas. Et peut-être bien aussi que je ne vivais pas, que j'étais déjà mort (cette putain de mue de l'adolescence, qu'est-ce que ça voulait dire ? Que les enfants se transforment comme des papillons en adultes respectables ?). Je me trouvais ici chez les morts, à essayer de rassembler les pans désordonnés d'une jeunesse molle et confuse, en recherche d'un néant perpétuel et impersonnel pour cacher mon néant propre et transitoire. Seigneur, accordez-moi la dilution totale et définitive, et tout le bataclan... O interrompit le cours de mes divagations en tapant brutalement sur mon épaule :

« Alors, mignon, tu prends ce cacheton ? »

Je refusai tout net. J'avais fumé assez de joints depuis que le crépuscule était tombé pour m'endormir sur le champ, n'eusse été cette crainte vague qui gonflait, palpait quelque part dans mon cerveau. Caron proposa de s'allonger. Il entama l'une de ses incantations habituelles un peu ridicules, utiles selon lui pour mettre notre esprit dans de bonnes dispositions à l'égard des forces infernales et divines. A moins que ce ne fut pour mettre l'enfer et le ciel dans de bonnes dispositions à notre égard. Peu importait, nous étions allongés en triangle, chacun les bras tendus et les mains dans les mains des deux autres. J'étais dans un état double, entre l'éveil et le sommeil. Mes veines battaient mes tempes. Un temps non mesurable se passa, pendant lequel aucun d'entre nous ne bougea ni ne parla. La tension était palpable, cependant, parce que chacun était suspendu au silence par un fil de plomb, dans l'attente de quelque chose.

Soudain, O se leva et se mit à crier. Il tenait sa tête entre ses mains.

« Non ! NON ! Je t'en prie, pas toi, non ! Mais... que... »

Caron se leva à son tour et s'approcha. Il attrapa O par les épaules et lui demanda ce qui se passait, mais celui-ci continuait à bredouiller en fixant un endroit de la pièce, et tentait de se défaire de l'emprise de Caron. Je m'assis sur mon séant. Je regardais la scène d'un œil distant, presque indifférent. Caron se tourna vers moi, l'air manifestement effrayé :

« Bouge-toi le cul, bordel, il nous fait un bad trip. »

O se dégagea de l'étreinte et commença à reculer vers l'escalier.

« Vous n'y comprenez rien, dit-il. ELLE est là, putain, elle est là. »

Ni moi ni Caron ne comprenait ce qui arrivait à O. Il semblait parler de quelqu'un qui se tenait là, mais que personne ne voyait sauf lui. Il fallait partir, et vite. J'attrapai Caron par le bras mais celui-ci me lança brusquement un regard étrangement vide et paniqué, et se terra dans un coin de la pièce en hurlant :

« Ils sont là ! Ils parlent dans ma tête ! »

Je me trouvai désespéré. Caron se mettait également à avoir des visions. Lui et O semblait sujets à un trouble dont la drogue n'expliquait que partiellement l'origine. Je me décidai à lever le camp au plus vite, quitte à revenir avec un médecin dès que j'aurais mis la main sur un téléphone. Mais, au moment où ma décision était prise, ce que je vis me jeta à mon tour dans un tel désarroi que je ne pus bouger d'un pouce. Devant moi, vêtu comme au jour où la terre l'avait accueilli dans son sein, se tenait mon grand-père.

La suite, je ne me la rappelle que confusément, à travers les spasmes et les brouillards d'une course folle jusqu'à la voiture. Je crois qu'au bout d'un moment l'un d'entre nous eut la force de tirer les autres du marasme, et nous courûmes, courûmes, pendant que les esprits tonnaient à nos trousses avec le vent bleu qui précède l'aube. J'arrivai chez moi, je ne sais trop comment, et me jetai sur mon lit, en proie à une angoisse dévorante. Il ne s'agissait pas de dormir, cependant. Mon examen de mathématiques était prévu pour l'après-midi. Cette banalité m'était revenue à l'esprit, comme une planche de salut dans l'océan délirant de mes pensées, alors que, me tordant sur mon lit, j'essayai de calmer mes nerfs et de restituer un ordre logique aux événements de la soirée. Je ne comprenais pas comment nous avions tous pu avoir ces visions morbides -du moins les jugeais-je comme telles pour nous trois, puisqu'elles nous avaient jeté dans un trouble analogue, sans pourtant qu'aucun ne sut ce que voyaient les deux autres-. Longtemps je doutai même de la réalité de ce que nous avions discerné dans les ombres du crématorium maudit. Nos morts étaient-ils vraiment venus jusqu'à nous ? Etait-ce bien mon aïeul que j'avais vu devant moi, comme sorti de la tombe ?

Deux heures avant mon examen, je me décidai à sortir. Je n'osais pas appeler O, ni Caron, de peur qu'ils ne confirment la véracité de mes conjectures. Je pris simplement le bus pour me rendre à l'université de T..., à une trentaine de kilomètres du village. A l'examen, il me fut impossible de me concentrer. Je rendis une copie bâclée à mon professeur, en expliquant vaguement qu'une maladie nerveuse m'avait gravement affecté ces derniers jours, et qu'il m'avait été difficile de réviser. Je quittai l'université sous un ciel qui clignait comme un néon. L'orage arrivait. Je rentra chez moi par le dernier bus, sous des torrents d'eau au milieu desquels les phares des voitures étaient semblables à des papillons en furie se jetant dans le néant. Mon père et ma mère m'attendaient à table quand j'arrivai. Je m'assis et ne dis rien. J'étais épuisé, et demandai à me lever sans avoir touché à mon assiette. Mon père m'intima de rester assis.

« On ne te voit plus depuis quelques temps. Où étais-tu cette nuit ? As-tu passé ton examen ? »

Je ne répondais pas et contempiais mon assiette intacte.

« Olivier est passé cet après-midi, dit ma mère. Ce gosse est complètement drogué, et si tu veux mon avis, tu suis le même chemin. »

Mon père posa sa fourchette calmement contre son assiette et plia sa serviette en un carré parfait.

« Tu as rendez-vous demain matin avec le docteur. Je t'y emmènerai. Je crois qu'il est plus que temps de faire quelque chose. Va te coucher. »

Je quittai la cuisine la mort dans l'âme. Dehors, la pluie continuait de battre le manteau noir de la rue, et les réverbères tremblaient, procession de phalènes jaunes dans la nuit. Je gagnai ma chambre, tirai le verrou et me glissai sous les draps. Le sommeil ne venant pas, je mis un CD dans le baladeur et allumai une cigarette, la voix perchée et acide du chanteur des Smiths dans mes oreilles.

This night has opened my eyes

And I will never sleep again

Je fixais le plafond en retournant dans ma tête les événements de la nuit précédente. Il m'était impossible de fixer mon esprit sur autre chose que l'image du père de mon père, presque palpable dans l'ondoiement sournois des murs, du sol et du plafond du crématorium, tandis que nous hurlions et cachions nos visages dans nos mains, comme en proie à une terreur grotesque et incompréhensible, terreur qu'aucune de nos expériences précédentes, dans des lieux impies et des temps distordus, ne nous avait donné l'occasion de ressentir.

Finalement, le sommeil me surprit et je plongeai dans la rivière torve et serpentine des songes déments. Une horde de morts, conduits par O et Caron, me menaient jusqu'à une plaine immense et stérile au milieu de laquelle se dressait la cheminée cyclopéenne du crématorium. Nous parvînmes au pied de l'édifice et on me poussa par la porte basse de fer. Je dégringolai l'escalier et me retrouvai à quatre pattes sur un tapis rouge, qui cependant n'était pas fait de textile, mais d'un grouillement de larves et des vers sanguinolents. Puis vint un grand homme tout de noir vêtu qui ouvrit la porte du four, et je vis les flammes de l'enfer lécher la porte, puis les murs du crématorium jusqu'à tout embraser et que disparaisse dans une tempête de feu l'édifice, les morts, O et Caron. Je me retrouvai

seul avec l'homme en noir qui me mena par la main à travers la plaine nue éclairée par la lune. Une silhouette familière s'avança à notre rencontre, et je reconnus mon grand-père. Il me dévisagea gravement et me dit : « Vous nous avez fait revenir, et Il n'est pas content. Maintenant que la porte est ouverte, c'est pour ton âme que je crains ».

Je me dressai sur mon lit au milieu des ténèbres. Le radio-réveil indiquait deux heures, l'eau débordait des gouttières et mon baladeur gisait à côté de moi comme une créature de science-fiction qui se serait embrouillée dans ses tentacules. J'étais tétanisé et il se passa probablement plus d'une heure avant que je ne parvienne à me rendormir, d'un sommeil cette fois sans rêves. Je me réveillai lorsque mon père frappa à la porte de ma chambre, au petit matin. Il m'ordonna de m'habiller et me conduisit chez le docteur, comme prévu. Dans la voiture, nous ne parlâmes pas. Je pensais à l'étrange cauchemar que j'avais fait durant la nuit, et me sentais extrêmement fébrile. Je me demandais ce que j'allais bien pouvoir raconter au docteur, et m'imaginai déjà les entrevues avec les psychiatres et autres aliénistes, les séjours en maison de repos ou en hôpital, si par malheur je disais la vérité. Il me fallait donner le change. Aussi, durant la consultation, je répondis par l'affirmative aux questions du docteur concernant les stupéfiants dont nous faisons usage, mais m'abstins de relater l'épisode du crématorium et mon rêve. Je reconnus que je prenais diverses drogues et demandai même, afin de rassurer ma famille, un traitement à base de produits de substitution afin de perdre mes « mauvaises dépendances ». Je précisai cependant que je ne souhaitais pas, dans un premier temps, faire de séjour en centre de désintoxication, et que je me sentais apte à reprendre le cours normal de ma vie avec le seul traitement pour palliatif. Devant ma volonté manifeste, le médecin me prescrivit les produits demandés, et j'en fus quitte pour quelques remontrances, de sa part et de celle de mon père. La journée qui suivit fut sans incident, chose qui ne soulagea pas pour autant mes nerfs et mon esprit. Sur ordre du docteur, je devais rester quelques jours chez moi pour me reposer, et éviter en particulier la fréquentation de mes amis, dont on pensait qu'ils m'inciteraient à replonger dans la prise de drogues. Dès notre retour, je montai à ma chambre, car toute confrontation prolongée avec mes parents m'était pénible, et aussi parce que je pensais trouver un peu de tranquillité pour réfléchir en m'isolant. J'entendis mon père appeler l'université pour prévenir que je n'assisterais pas aux cours durant quelque temps. Ma mère vint à plusieurs reprises frapper à ma porte, afin de voir si tout allait bien. J'avais pratiquement refusé toute nourriture depuis la veille, et je me sentais las, mais cependant nerveux. A la fin, je la priai de me laisser seul, et je fis mine de me mettre au lit. En fait, j'avais pris depuis le matin une résolution susceptible de mettre un terme, en bien ou en mal, à mes interrogations : à la nuit tombée, je tenterais de rejoindre O ou Caron, qui étaient seuls à même de confirmer ou d'infirmer la réalité de notre aventure.

Je restai donc éveillé, en attendant que mes parents fussent endormis, et que je pus sortir sans les alerter. Par ma fenêtre, je vis la nuit revenir sur ses chevaux d'automne, sur ses sabots de brume. La lune lointaine, au fond d'un champs sans étoile, s'était parée d'une aube blanche qui me la rendait semblable à une vieille nonne veillant le repos d'un mort. Vers onze heures, j'entendis mes parents monter l'escalier. Ils s'arrêtèrent une instant devant ma chambre, chuchotèrent quelque chose, puis poussèrent la porte. Je me pelotonnai dans les couvertures et fermai les yeux. Ils vérifièrent que je dormais bien, puis gagnèrent leur propre chambre. J'attendis plus d'une heure avant de me lever, d'enfiler un vieux jean et une veste, et d'ouvrir la fenêtre avec précaution. Il y avait près de trois mètres entre la fenêtre et le sol, aussi ne pourrais-je pas remonter une fois revenu, et ma fuite serait nécessairement découverte à un moment ou à un autre. Mais peu m'importait, il me fallait savoir ; et je me laissai choir sur la terre humide et purpurine baignée des relents de feuilles en décomposition, bouleversant des nuées d'insectes fousseurs, des cosmos de coprophages. Je marchai accroupi jusqu'à la haie et sautai le portillon. Je ne savais pas si je trouverais O ou Caron. Le plus sage était d'essayer de me rendre à leurs domiciles respectifs. Je choisis de tenter d'abord la maison d'O, parce qu'il habitait nettement plus près de chez mes parents. Je courus jusqu'au croisement, à travers des nappes de brouillard méphitique. L'humidité me glaçait les os. Je pris la rue qui descend vers le vieux village, afin d'emprunter les ruelles où nul ne me remarquerait. Je frémis en pénétrant dans le labyrinthe du quartier ancien, avec ses fenêtres aveugles, ses pans de murs recouverts de tags occultes ou insensés, et ses portes cochères dans l'ombre desquelles pouvaient attendre n'importe quoi. Je rasai d'autant plus les murs que la pluie s'était mise à tomber, épaisse, pesante comme de la poix. Au sortir du vieux quartier, il ne me restait qu'à traverser une placette pour me retrouver devant chez O. C'est là que je vis, stationnés en bas de son immeuble, deux véhicules dont les gyrophares jetaient des éclairs à travers l'averse et sur le bitume détrempé. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une ronde de nuit, mais un sentiment différent m'envahit lorsque je m'approchai davantage et constatai une agitation inhabituelle. L'immeuble était allumé de haut en bas, et de nombreux gens, parmi lesquels des officiers de police et des personnels de secours, allaient et venaient. Sous la pluie toujours plus lourde, je m'avançai à la rencontre d'un policier qui agitait sa torche en direction de deux brancardiers. Je m'attendais à ce qu'il me demande vivement de m'éloigner, mais l'agent fut de meilleure composition, peut-être en raison de mon air livide. Je lui demandai ce qui se passait.

« C'est le gamin du quatrième. On vient de le retrouver pendu dans sa chambre. Si c'est pas une pitié, à cet âge... »

Je pus à peine croire ce que mes oreilles entendaient – sous la pluie diluvienne, la scène avait quelque chose d'irréel ; en même temps, je me demandais ce qui avait été normal ces derniers jours. L'agent avait l'air de vouloir me poser quelques questions, pensant probablement, et à raison, que j'étais une connaissance du jeune homme. Je m'éclipsai rapidement dans une ruelle adjacente, complètement bouleversé par l'annonce de la mort d'O. J'errai quelque temps sous la pluie, butant sur les poubelles et les trottoirs raboteux, ivre de chagrin et de stupéfaction. Mes pas me menèrent non loin de chez Caron, et je décidai, dans un moment de lucidité, d'aller le trouver afin de lui communiquer la funeste nouvelle, et peut-être retrouver prise avec cette réalité dont nous nous étions éloignés,

comme aspirés dans les ténèbres et les contorsions de circonstances trop profondément terribles pour nos petites, nos ridicules consciences. Caron vivait seul dans une vieille bicoque de l'autre côté du village. Ses parents étaient morts quelques années plus tôt, dans des circonstances peu claires, lui laissant la maison et suffisamment d'argent pour qu'il puisse faire ses études sans se soucier des contingences matérielles. Il ne devait pas être loin de deux heures lorsque je frappai à sa porte, complètement trempé et transi. N'obtenant aucune réponse, je contournai la maison, afin de taper aux volets de sa chambre. J'entendis qu'on poussait le ventail à mon approche, et Caron passa la tête par la fenêtre.

« Ah c'est toi. Bon sang, qu'est-ce que tu fous ici à cette heure ? Passe par devant, je vais t'ouvrir. »

Il tira le verrou et j'entrai en trombe, enlevai ma veste puis m'affalai sur le canapé. Caron ne dormait manifestement pas lorsque j'étais arrivé. Son bureau, éclairé par une petite lampe de banquier, était encombré par une dizaine de livres aux titres étranges, tels le *De Masticatione Mortuorum in Tumulis*, ou la collection invraisemblable des *Libri Servorum* de Von Krieger. Je l'avais interrompu dans l'une de ses recherches troubles, à la limite de la science et du satanisme. Caron s'assit à côté de moi et me dévisagea longuement avant de me demander ce qui me faisait accourir chez lui en pleine nuit. Je lui expliquai que j'étais perturbé depuis la nuit au crématorium, presque au bord de la folie, et que l'apothéose de cet état morbide avait été atteinte une heure plus tôt, lorsque j'avais appris le suicide d'O. Caron parut attristé par cette nouvelle, mais nullement surpris. Cela était, selon lui, à prévoir. Devant mon étonnement face à cette dernière allégation, Caron m'expliqua que nous avions contacté une sphère supérieure l'autre soir, quelque chose de tellement nouveau que la reproduction de l'expérience et son étude systématique permettrait peut-être la découverte scientifique du monde des morts. Seulement, cette expérience d'entrer en contact avec l'au-delà supposait des nerfs solides face aux abominations qui pouvaient se rencontrer dans ce topos, chose dont n'était pas doté, pour son malheur, ce pauvre O. Caron se lança ensuite dans une divagation mystique sur la stratification de l'Être sous l'espèce du temps, car d'après ses recherches -qu'il n'avait pas interrompues depuis notre retour de ce lieu infernal- , ni les mathématiciens, ni les philosophes (exceptés quelques chercheurs hérétiques condamnés) n'avaient pris en compte le fait que l'Être n'était pas uniquement l'Ontos merveilleux et total dans lequel la pensée grecque baignait, mais également un Ayant-Êté physiquement présent dans une ou plusieurs dimensions annexes à la nôtre, et pouvant interférer, dans certaines circonstances déterminées, avec notre chronos. L'accès au territoire des morts n'était rien d'autre alors qu'une synchronisation des niveaux de l'Être ; et cette synchronisation supposait la conjonction de formules mathématiques et de rituels païens. N'était-ce pas ce qu'avaient tenté de faire les Celtes sur le site mégalithique de Stonehenge, en alliant l'astronomie la plus pointilleuse à un cérémonial extatique et impie ? Dieu seul savait ce que leurs prêtres pouvaient entrevoir lors des terribles veillées de la Toussaint...

J'étais navré de constater que Caron ne voyait dans cette sombre histoire qu'une occasion de parfaire ses arts infernaux. Du reste, il n'avait pas l'air trop affligé par la mort de notre ami. Je décidai de remiser ces considérations pour l'instant. J'avais simplement envie de mettre de côté la douleur, la peur et de poser mon esprit. J'expliquai à Caron ma situation vis-à-vis de mes parents et demandai à passer la nuit chez lui. Il se montra plein de sollicitude, et m'offrit de dormir dans l'ancienne chambre de ses parents. J'y serais à mon aise, me dit-il, et en sécurité. Lui avait l'intention de poursuivre ses recherches jusque tard dans la nuit. Il me proposa de prendre un peu d'opium pour me détendre. Il était vrai que les derniers événements avaient ébranlé mes nerfs, aussi acceptai-je la drogue, dans l'espoir simple et naïf de pouvoir dormir un peu. Nous nous allongeâmes sur des coussins au sol et Caron sortit une pipe d'un coffret en ébène. Rapidement, je me sentis engourdi par la substance bleue et tombai dans des rêves moelleux, les collines et la tourbe chaude ; moelleux matin d'automne labouré en syllabes étendues sur le seuil effeuillé ; douces pluies lovées comme des serpents de la sente des terres aux sentiers de l'éther du ciel plus profondément vert. Je partis dans un demi-sommeil tordu et retordu, dans des visions kaléidoscopiques de nuages pourpres, de course dans les sillons d'une terre brune et malsaine, de maisons arpentées d'un coin obscur à l'autre, sans jamais trouver de fenêtre. Je me sentis pris par-dessous les bras, puis tiré. Je me rappelle le tremblement de mes talons râpant le sol, puis les vibrations lointaines d'un moteur alors que je coulai toujours plus loin, vers le fond d'une mer déchaînée, aspiré dans des trombes noires au milieu d'algues filandreuses et de poissons pourrissants. Finalement, une inconscience totale et bienvenue m'enveloppa.

Je me réveillai sur un sol de béton ; mon corps me semblait lointain et éparpillé. Ce fut la douleur qui me fit recouvrer, après un long moment sans proprioception, la conscience de mes muscles et tendons, secs comme des cordes. J'étais terriblement assoiffé et mes tempes me brûlaient. Je ne pus lever les paupières qu'après un temps qui me parut incroyablement long. D'abord je ne distinguai rien. Les ténèbres semblaient envelopper la pièce entière, dont les proportions et la conformation m'étaient vaguement familières, mais d'une familiarité terrible, inavouable. Je réalisai alors que je me trouvais, pieds et poings liés, sur le sol maudit du crématorium. Mes tempes battaient toujours plus fort, et mon cœur fut sur le point de rompre lorsque j'entendis s'ouvrir, dans un grincement, la petite porte de fer par laquelle nous étions entrés avec O et Caron, lors de cette nuit funeste. Des pas résonnèrent sur les marches de l'escalier, et apparut soudain devant moi Caron, qui me dévisagea, égal à lui-même, sans expression. Je voulais parler mais ma bouche sèche était incapable d'articuler le moindre son. Caron tenait à la main une lampe à pétrole et un sac en toile. Il posa le sac sur le sol et se mit à parler tout en s'affairant autour de moi, sans que je pus voir ce qu'il faisait, entravé comme je l'étais.

« Vois-tu, mon ami, me dit-il, tu n'as jamais été très visionnaire. Nous sommes -tu es- sur le point d'assister à quelque chose de tout à fait exceptionnel, quelque chose qu'O et toi avez refusé de voir, dans votre étroitesse d'esprit. Cela fait bien longtemps que je cherche, et je crois avoir enfin trouvé la porte, le nexus. Bien sûr, il faut parfois consentir à certaines pratiques qui, dans le fond, me rebutent, mais la science ne doit pas s'arrêter à ce genre de détail. Toi, tu me seras utile, parce qu'ils vont probablement avoir très faim. Enfin, il va être l'heure. Je ne

te dis pas adieu, puisque je te verrai ailleurs. »

Caron ramassa son sac et commença à répandre une étrange poudre odorante autour de moi, puis traça certaines figures complexes sur le sol. Il disposa des bougies noires le long du cercle, à intervalles réguliers, puis ouvrit un vieux volume et se mit à psalmodier, dans un mélange de bas latin et d'une autre langue que je n'identifiai pas. Soudain, le décor se mit à ondoyer, et j'entendis le bruit d'une allumette qu'on craque. Toutes les bougies furent soufflées d'un coup et s'ouvrit devant moi la gueule béante du four. Les flammes, mon Dieu ! Dans ce brasier crépusculaire, c'étaient les âmes damnées qui brûlaient, leurs visages tordus de douleur appelant à travers le feu. Les murs semblèrent s'évaporer dans un déluge de braises, et je vis les morts s'avancer vers le cercle en rangs serrés, dans une phosphorescence terrible. Tout se mit à tourner tandis que les morts approchaient toujours. A un moment, je vis le visage de Caron se changer en un masque de terreur, alors que les morts se tournaient vers lui et commençaient à le prendre par la gorge. Puis je m'évanouis.

Ce qui suivit, je l'ignore. La police me retrouva à l'aube sur la colline, nu et terrifié, incapable de prononcer un mot, à côté du cadavre de Caron. J'avais disparu depuis plusieurs jours, et on avait battu la campagne à ma recherche pendant de nombreuses heures. Il se passa près de six mois avant que je retrouve l'usage de la parole. On attribua cette aphasie aux suites d'une démence qui m'aurait conduit, selon la police, au meurtre de Caron. Cependant, les charges qui pesaient sur moi furent levées quand on constata que les empreintes relevées sur le corps impitoyablement lacéré de Caron n'étaient pas les miennes. Ces empreintes, avait affirmé le détective chargé de l'enquête, ne correspondaient à celle d'aucun individu fiché. Cependant, les étranges dessins que je produisis pendant mon mutisme, et le récit que je fis aux autorités et aux docteurs, me menèrent droit à l'hôpital psychiatrique de T..., où je passerai probablement le restant de mes jours. En effet, rien de ce que je racontai ne put être vérifié. En dépit des nombreux repérages de la police dans un rayon de quinze kilomètres autour du village, on ne retrouva jamais trace du crématorium, de même que son existence ne semblait mentionnée par aucun document, cadastre ou archive dans la région.

Souvent je rêve. Dans mon sommeil, je reviens sans cesse entre les quatre murs noirs du crématorium. La bouche en est fermée, mais je sais qu'elle s'ouvrira un jour, et que mon âme sera définitivement diluée dans les abysses d'un temps tordu par la barre du surréel, dans des cosmos de sapins roux et de nuages sépias, dans le puits d'un ciel inversé sur lequel règne la mort, la grande Mort, la mort totalitaire. J'attends.

**Cet ebook de Horreur est gratuit.**

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)